

leur amante aurait accepté l'un ou l'autre pour époux ; mais aucun des deux ne voulait la ravir, ne pouvait la céder à son ami. Le temps ne fit qu'accroître les tourmens qui dévoraient leur âme sans affaiblir leur amitié ni leur amour. Souvent leurs larmes coulaient amères et cuisantes dans les embrassemens qu'ils se prodiguaient à la vue de l'objet trop chéri qui les désespérait. Ils se juraient quelquefois de ne plus l'aimer, de renoncer à la vie plutôt qu'à l'amitié. Toute l'habitation était attendrie par le spectacle de ces combats déchirans. On ne parlait que de l'amour des deux amis pour la belle négresse.

Un jour ils la suivirent au fond d'un bois. Là, chacun des deux l'embrasse à l'envi, la serre mille fois contre son cœur, lui fait tous les sermens, lui donne tous les noms qu'inventa la tendresse ; et tout à coup, sans se parler, sans se regarder, ils lui plongent à la fois un poignard dans le sein. Elle expire ; et leurs larmes, leurs sanglots se confondent avec ses derniers soupirs. Ils rugissent. Le bois retentit de leurs cris forcés. Un esclave accourt. Il les voit de loin qui couvrent de leurs baisers la victime de leur étrange amour. Il appelle, on vient, et l'on trouve ces deux amis qui, le poignard à la main, se tenant embrassés sur le corps de leur malheureuse amante, baignés dans leur sang, expiraient eux-mêmes dans les flots qui ruisselaient de leurs propres blessures.

Ces amans, ces amis étaient dans les fers. C'est dans cette condition avilissante que naissent des actions dignes d'étonner l'univers. Malheur à celui que l'énergie de cet amour féroce ne fait pas frémir d'horreur et de pitié. La nature l'a formé, non pas pour l'esclavage des nègres, mais pour la tyrannie de leurs maîtres. Cet homme aura vécu sans commisération, il mourra sans consolation ; il n'aura jamais pleuré, jamais il ne sera pleuré.

Anguille, placée quinze lieues au nord de Saint-Christophe, a vingt et un milles de long sur cinq de large. On n'y voit ni montagnes, ni bois, ni rivières. Son sol n'est que de la craie. Ses côtes n'offrent que deux rades ; et encore n'y a-t-il que de très-petits bateaux qui puissent y mouiller.

Quelques vagabonds anglais s'établirent sur ce rocher poreux et friable vers 1650. La succession des temps y a amené quatre cents blancs et deux mille noirs. Ces hommes laborieux sont parvenus à arracher à ce mauvais terrain, dans les bonnes années, cinq cents barils de sucre, cent barils de rum, et cinq cents balles de coton. Lorsque des sécheresses trop communes les privent entièrement ou en partie de ce faible produit, ils ne trouvent de ressource que dans la vente de leurs chèvres et de leurs moutons, qui réussissent mieux sur ces plaines que dans les établissemens voisins ; et dans un étang dont ils livrent le sel

xxviii.  
La colonie  
d'Anguille  
est très-misé-  
rable, et son  
sort ne peut  
changer.

aux nouveaux Anglais, qui de leur côté leur donnent quelques subsistances.

Jamais vaisseau européen n'aborda à ces misérables plages. La peuplade qui les occupe a toujours été obligée d'aller faire elle-même ses ventes et ses achats dans les îles voisines. Ses regards se sont spécialement tournés vers Saint-Christophe.

Anguille a cependant une assemblée, et un chef toujours choisi par les habitans et confirmé par le gouverneur d'Antigoa. Un étranger envoyé pour conduire ce faible établissement serait repoussé par des hommes qui ont conservé quelque chose du caractère indépendant et des mœurs un peu sauvages de leurs pères.

A quelque distance d'Anguille commencent les îles Vierges, qui sont terminées par Saint-Jean et par Saint-Thomas, deux possessions danoises. Ce petit archipel, de tout temps inhabité, fut d'abord fréquenté par les Espagnols de Porto-Rico, qui y prenaient une grande abondance de tortues. Les Hollandais y avaient commencé un établissement, lorsqu'en 1666 ils en furent chassés par les Anglais, qui depuis en sont restés les maîtres.

xxix.  
Tortola est  
la seule des  
îles Vierges  
que les An-  
glais aient  
cultivée.

Cette nation a successivement occupé Tortola, Spanishtown et Jostandykes. La première de ces îles a quinze mille acres, un sol profond, et le seul ruisseau qui soit dans l'archipel. Le terroir de la seconde, d'un tiers moins étendu et d'une

qualité très-inférieure, a reçu en dédommagement une mine abondante d'excellent cuivre. On n'accorde à la troisième que quatre mille acres, moins productifs que ceux de l'une, plus productifs que ceux de l'autre. Le sucre n'est cultivé que dans ces trois îles. Celles qui les entourent, et dont le nombre s'élève à plus de cent, ne sont la plupart que des rochers ou des bancs de sable d'une ou deux lieues de circonférence. Sur celles où se trouvent quelques veines de terre végétale errent quelques bestiaux et est récolté un peu de coton. Anegada, la plus étendue de ces mauvaises îles, voit errer sur ses sables plus de troupeaux que les autres, et est devenue, on ne sait comment, un lieu de dissipation.

Le nombre des colons blancs répandus dans tout l'archipel ne s'élève pas au-dessus de treize cents, ni celui des noirs au-dessus de dix mille. La valeur du sucre, du ram, du coton qu'ils envoient annuellement à leur métropole, peut s'élever à deux millions ou deux millions cinq cent mille livres. Ces productions sont exportées par une vingtaine de navires anglais, réduits à prendre leur chargement dans quelques baies plus ou moins commodes, plus ou moins sûres. Il n'existe pas un seul port dans cette partie de l'empire britannique.

Avant 1774, les Vierges n'avaient eu ni gouvernement régulier ni culte public. Elles reçurent l'un et l'autre à cette époque; et, à l'imitation

de quelques autres colonies, elles consentirent que le roi pût percevoir quatre et demi pour cent sur les denrées qui sortiraient de leurs plantations.

Jusqu'alors la métropole avait exigé que toutes les productions des Vierges fussent envoyées dans ses ports, sans s'être jamais occupée du soin d'assurer à leurs cultivateurs des propriétés acquises ou transmises d'une manière assez irrégulière, et qui pouvaient être juridiquement attaquées. Pouvait-on dire plus formellement à ces hommes laborieux : « Vous ne nous êtes rien. « Payez, payez encore ; et lorsque vous ne serez plus en état de payer, soyez malheureux, périssez, mourez, peu nous importe. L'intérêt que nous prenons à votre sort est en raison des sommes que vous nous fournissez ? » On ne tient nulle part ce propos inhumain ; mais on a partout la même façon de penser, la même façon d'agir. Partout on traite les sujets comme des mines, qu'on cesse d'exploiter quand elles ne rendent plus rien. Partout on oublie qu'avec un peu de justice et de protection on les rendrait inépuisables. Partout les empires se croient éternels, et ceux qui les gouvernent se conduisent comme s'ils n'avaient pas un jour à durer.

Heureusement pour l'honneur de la Grande-Bretagne M. le chevalier Payne a montré un meilleur esprit. Sous sa vigilante administration le fisc a garanti aux habitans des Vierges les terres

dont ils s'étaient emparés, et qui, dans les principes du droit public, auraient dû appartenir au gouvernement et n'être concédées que par lui.

La Barboude, qu'on ne peut regarder comme domaine anglais que parce qu'elle est soumise aux tribunaux d'Antigoa, dont elle n'est éloignée que de quinze lieues, la Barboude appartient tout entière à la famille de Codrington. Sa circonférence est de six à sept lieues, et ses côtes sont très-dangereuses. C'est peut-être, de toutes les îles de l'Amérique, la plus unie. Les arbres qui la couvrent sont faibles et peu élevés, parce qu'il ne s'y trouve jamais plus de six ou sept pouces de terre sur une couche de pierre à chaux. La nature y a placé une grande abondance de tortues. Un caprice y a fait envoyer des bêtes fauves et plusieurs espèces de gibier. Le hasard y a rempli les bois de pintades et d'autres volailles échappées des vaisseaux dans quelques naufrages. Sur ce sol sont nourris des bœufs, des chevaux, des mulets pour les travaux des établissemens voisins. On n'y connaît d'autre culture que celle de l'herbe de Guinée, nécessaire pour la nourriture de ces nombreux troupeaux, dans la saison où les pâturages manquent. Sa population se réduit à trois cent cinquante esclaves, et au petit nombre d'hommes libres chargés de les conduire. L'air y est très-pur et très-sain. Autrefois les infirmes des autres îles anglaises l'allaient respirer pour arrêter le progrès de leurs maux ou pour

rétablir leurs forces. Cet usage a cessé depuis que quelques-uns d'entre eux se sont permis des chasses destructives.

Quoi, pour nourrir des animaux, on laissera périr des hommes ! Comment souffre-t-on que cet usage atroce, qui attire les imprécations de presque toute l'Europe sur les souverains, sur les seigneurs de nos contrées, s'établisse au-delà des mers ? Je l'ai demandé, et l'on m'a répondu que l'île appartenait aux Codrington, et qu'ils avaient le droit de disposer de leur propriété à leur fantaisie. Je demande à présent si le droit sacré sans doute de la propriété n'a point de limites ; si ce droit n'est pas, dans mille circonstances, sacrifié au bien public ; si celui qui possède une fontaine peut refuser de l'eau à celui qui se meurt de soif ; si un Codrington mangerait d'une de ces précieuses pintades qui aurait coûté la vie à son compatriote, à son semblable ; si celui qui serait convaincu d'avoir laissé mourir un malade à sa porte serait suffisamment puni par l'exécution générale, et s'il ne mériterait pas d'être traîné au tribunal des lois comme assassin ? Possesseurs de la Barboude, vous l'êtes de tous ceux à qui vous avez enlevé la salubrité de l'air qui les aurait conservés ; et si vous n'en êtes pas désespérés en mourant, c'est que vous braverez au fond du cœur la justice divine.

xxx.  
Description  
de la  
Jamaïque.

La Jamaïque, l'une des grandes Antilles, est située au dix-huitième degré de latitude septen-

trionale, à cent quarante lieues du continent, à vingt-quatre de Saint-Domingue, et à dix-huit de Cuba. On lui donne cent soixante-dix milles de long, soixante-dix milles dans sa plus grande largeur, et environ quatre millions d'acres de terre. Elle est coupée par plusieurs chaînes de montagnes assez élevées et très-irrégulières. Leur stérilité n'empêche pas qu'elles ne soient couvertes d'arbres d'espèces diverses, dont les racines, pénétrant dans les fentes des rochers, vont chercher l'humidité que laissent des orages et des brouillards fréquens. Cette verdure perpétuelle, alimentée et embellie par une foule d'abondantes cascades, forme un printemps de toute l'année, et présente aux yeux enchantés un spectacle des plus délicieux. Mais ces eaux qui, tombant des sommets arides, versent la fécondité dans les plaines, ont un goût de cuivre désagréable et malsain. Le climat est plus dangereux encore ; et, quoique moins embrasé que celui des îles voisines, il est plus meurtrier. Cependant on n'est pas également exposé à ses malignes influences dans tous les quartiers. Ceux du sud et du nord, plus ouverts que les autres, sont généralement plus salubres. Le sol varie, ainsi que l'air. Noir et profond au nord, il est au sud rougeâtre et sablonneux.

Colomb découvrit en 1494 cette île, devenue depuis si célèbre, mais il n'y forma point d'établissement. Huit ans après il y fut jeté par la tem-

xxx.  
Les  
Espagnols  
découvrent  
la Jamaïque,

et s'y établissent quelque temps après. pête. La perte de ses vaisseaux le mettant hors d'état d'en sortir, il implora l'humanité des sauvages, et il en reçut tous les secours de la commiseration naturelle. Cependant ce peuple, qui ne cultivait que pour ses besoins, se lassa de nourrir des étrangers qui l'exposaient à mourir lui-même de disette, et il s'éloigna peu à peu des côtes. Les Espagnols ne gardèrent plus alors de ménagement avec ces timides Indiens qu'ils avaient déjà effarouchés par des actes de violence, et ils s'emportèrent jusqu'à prendre les armes contre un chef humain et juste qui n'approuvait pas leurs férociétés. Pour sortir de cette situation désespérée, Colomb profita d'un de ces phénomènes de la nature où l'homme de génie trouve quelquefois des ressources pardonnables à la nécessité.

Ses connaissances astronomiques l'instruisaient qu'il y aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit avertir les caciques voisins de s'assembler pour entendre des choses utiles à leur conservation.

« Pour vous punir, leur dit-il d'un air inspiré, de  
« la dureté avec laquelle vous nous laissez périr  
« mes compagnons et moi, le dieu que j'adore va  
« vous frapper de ses plus terribles coups. Dès ce  
« soir vous verrez la lune rougir, puis s'obscur-  
« cir et vous refuser sa lumière. Ce ne sera que  
« le prélude de vos malheurs, si vous vous obsti-  
« tinez à me refuser des vivres. »

A peine l'amiral a parlé que ses prophéties s'accomplissent. La désolation est extrême parmi les

sauvages. Ils se croient perdus, demandent grâce, et promettent tout. Alors on leur annonce que le ciel, touché de leur repentir, apaise sa colère, et que la nature va reprendre son cours. Dès ce moment les subsistances arrivent de tous côtés, et Colomb n'en manqua plus jusqu'à son départ.

Ce fut don Diègue, fils de cet homme extraordinaire, qui fixa les Espagnols à la Jamaïque. En 1509, il y fit passer de Saint-Domingue soixante-dix brigands sous la conduite de Jean d'Esquimel : d'autres ne tardèrent pas à les suivre. Tous semblaient n'aller dans cette île paisible que pour s'y baigner dans le sang humain. Le glaive de ces barbares ne s'arrêta que lorsqu'il n'y resta pas un seul habitant pour conserver la mémoire d'un peuple nombreux, doux, simple et bienfaisant. Pour le bonheur de la terre ses exterminateurs ne devaient pas remplacer cette population. Aurai-ils voulu même se multiplier dans une île qui ne fournissait pas de l'or ? Leur cruauté fut sans fruit pour leur avarice ; et la terre qu'ils avaient souillée de carnage sembla se refuser aux efforts d'inhumanité qu'ils firent pour s'y fixer. Tous les établissemens élevés sur la cendre des naturels du pays tombèrent à mesure que le travail et le désespoir achevèrent d'épuiser le reste des sauvages échappés aux fureurs des premiers conquérans. Celui de San-Iago de la Vega fut le seul qui se soutint. Les habitans de cette ville, plongés dans l'oisiveté qui suit la tyrannie

après la dévastation , se contentaient de vivre de quelques plantations dont ils vendaient le superflu aux vaisseaux qui passaient sur leurs côtes. Toute la population de la colonie , concentrée au petit territoire qui nourrissait cette race de destructeurs , était bornée à quinze cents esclaves , commandés par autant de tyrans , lorsque les Anglais vinrent enfin attaquer cette ville , s'en rendirent maîtres , et s'y établirent en 1655.

xxxii.  
La Jamaïque  
est conquise  
par les An-  
glais. Évène-  
mens arrivés  
dans l'île de-  
puis qu'ils en  
sont les  
maîtres.

Avec eux y entra la discorde. Ils en apportaient les plus funestes germes. D'abord la nouvelle colonie n'eut pour habitans que trois mille hommes de cette milice fanatique qui avait combattu et triomphé sous les drapeaux du parti républicain. Bientôt ils furent joints par une multitude de royalistes qui espéraient trouver en Amérique la consolation de leur défaite , ou le calme de la paix. L'esprit de division qui avait si long-temps et si cruellement déchiré les deux partis en Europe les suivit au-delà des mers. C'en était assez pour renouveler dans le Nouveau-Monde les scènes d'horreur et de sang tant de fois répétées dans l'Ancien. Mais Penn et Venables, conquérans de la Jamaïque , en avaient remis le commandement à l'homme le plus sage , qui se trouvait le plus ancien officier. C'était Dodley , qui avait plié sous l'autorité d'un citoyen vainqueur , mais sans rien perdre de son attachement pour les Stuarts. Deux fois Cromwel , qui avait démêlé ses sentimens secrets , lui substitua de ses partisans , et

deux fois leur mort remplaça Dodley à la tête des affaires.

Les conspirations qu'on tramait contre lui furent découvertes et dissipées. Jamais il ne laissa impunies les moindres brèches faites à la discipline. La balance fut dans ses mains toujours égale entre la faction que son cœur détestait et celle qu'il aimait. L'industrie était excitée , encouragée par ses soins , ses conseils et ses exemples. Son désintéressement appuyait son autorité. Content de vivre du produit de ses plantations , jamais on ne réussit à lui faire accepter des appointemens. Simple et familier dans la vie privée , il était dans sa place intrépide guerrier , commandant ferme et sévère , sage politique. Sa manière de gouverner fut toute militaire : c'est qu'il avait à contenir ou policer une colonie naissante , uniquement composée de gens de guerre ; à prévenir ou repousser une invasion des Espagnols , qui pouvaient tenter de recouvrer ce qu'ils venaient de perdre.

Mais , lorsque Charles II eut été appelé au trône par la nation qui en avait précipité son père , il s'établit à la Jamaïque un gouvernement civil , modelé , comme dans les autres îles , sur celui de la métropole. Cependant ce ne fut qu'en 1682 qu'on y publia un corps de lois qui la distinguait des autres établissemens. Trois de ces sages statuts méritent l'attention des lecteurs politiques.

Le but du premier est d'exciter les citoyens à